

Il y a un petit vallon entre nous et l'ennemi. Au fond du vallon se trouve un petit bois, puis, derrière, un champ dans lequel se trouve une faucheuse-lieuse, puis un autre bois, double du premier en étendue. Le régiment que nous avons relevé avait envoyé une patrouille de 12 hommes, commandée par un sergent, jusqu'au second bois. Pendant que le sergent et 9 hommes allèrent

fouiller le bois, 3 restèrent près de la lieuse pour s'assurer qu'aucune faction ennemie ne contournerait la patrouille. Leur mission terminée, les neuf revinrent, mais voilà qu'ils ne retrouvèrent pas les trois autres, et n'aperçurent plus aucune trace d'eux : ont-ils été surpris, enlevés ? On ne sait rien.

Pendant le jour, lors-même que l'infanterie qui est en face de nous est calme, il ne faut pas se montrer, ni surtout travailler à se retrancher : si les balles n'arrivent pas, en revanche les obus ne tardent pas à éclater ; nous restons dans nos abris, sauf les sentinelles. La plus grande partie du temps est employée à dormir pour remplacer le temps perdu la nuit ; puis nous restons le plus possible enveloppés dans notre couverture, afin d'avoir chaud, car sans qu'il fasse très froid, il n'y a cependant pas de chaleur à revendre, et cela d'autant moins que les aliments nous arrivent toujours à la glace : ceux qui aimaient les glaces sont servis à souhait. Cette nuit il a neigé, mais elle a fondu en partie.

Je viens de dîner : un peu de viande, conservée du matin, un morceau d'oignon (car ainsi je la mange avec plus d'appétit), un morceau de chocolat (de celui que vous m'avez envoyé). Ensuite j'ai fait une tasse de chocolat. Je vous assure que le réchaud à alcool me rend de grands services.